



Labyrinthe

13 | 2002
Numéro 13

François-David Sebbah, *L'épreuve de la limite. Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie*, Paris, PUF, 2001, « La bibliothèque du Collège international de philosophie »

Laurent Dubreuil



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1489>
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2002
Pagination : 151-156

Référence électronique

Laurent Dubreuil, « François-David Sebbah, *L'épreuve de la limite. Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie*, Paris, PUF, 2001, « La bibliothèque du Collège international de philosophie » », *Labyrinthe* [En ligne], 13 | 2002, mis en ligne le 24 février 2007, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1489>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Propriété intellectuelle

François-David Sebbah, L'épreuve de la limite. Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie, Paris, PUF, 2001, « La bibliothèque du Collège international de philosophie »

Laurent Dubreuil

- 1 Nous écrivons sur d'autres qui écrivent, et dans le prolongement étrange d'une expérience antérieure, nous destituons et renforçons notre lecture. Dire pourquoi on se met à parler de tel ou tel, le dire à couvert n'est pas un passage obligé – mais témoigne d'une honnêteté naïve. On croit qu'il vaut mieux avouer ce passé ressaisi dans l'interprétation ; au cas où il ne se devinerait pas assez, il deviendrait inévitable. En ouverture de son travail principalement consacré à trois philosophes (Emmanuel Levinas, Michel Henry et Jacques Derrida), François-David Sebbah évoque un traumatisme de lecteur (1)¹. Il y eut pour lui *confrontation* avec des œuvres. Le commentaire se veut alors une trace de cette rencontre. *L'épreuve de la limite*, née de ce trauma, est pour moi un texte plus doux, et avec lequel je suis en infaillible sympathie, malgré toutes les différences possibles, dont celles que j'évoquerai bientôt. À l'empathie que je crois nécessaire à toute lecture, j'ajoute donc ici un accord, presque affectif. Et évidemment, l'affection n'est pas l'exact envers du rationnel, qu'à des titres divers, Derrida, Levinas ou Henry ont d'ailleurs amplement interrogé, comme le montre Sebbah (30 et suivantes). Elle soutient au contraire la critique qui commence.
- 2 Dans son livre, Sebbah poursuit l'épreuve traumatisante de ce qu'il nomme un « excès » : il va jusqu'à ce dernier et le continue. Sans comparatisme forcené, l'auteur essaie de considérer une famille, et des liens improbables. Il les construit, il faut le dire, et les premières pages ne cessent de prendre et reprendre le paradoxe d'une analyse commune de Levinas, Derrida et Henry. Cette construction est bien un geste critique, la dissimuler

comme telle serait encore faire le coup de l'objectivité ; et l'on y échappe. Construire une configuration entre des œuvres, et dessiner un espace plus vaste où les placer. Très habilement, Sebbah décide de son paysage et de sa perspective. Il veut aller sur les terres de la phénoménologie. « Tout » Derrida (si l'expression a un sens) n'y sera peut-être pas, mais le projet de la déconstruction, et son trajet, peuvent être envisagés dans ce champ. D'autant que Sebbah prend grand soin de ne jamais confondre les désignations des pratiques avec des catégorisations schématiques, de même qu'il évite de trouver une vérité univoque dans les textes qu'il étudie. Dans le territoire phénoménologique, il s'agira surtout de parcourir une période temporelle, celle qui est dite « contemporaine ». Du coup, les générations antérieures sont mises à l'arrière-plan, et les premiers écrits de Levinas plutôt réintégrés à la réflexion menée à partir de *Totalité et Infini*. Des trente ou quarante dernières années de la phénoménologie française, il ne sera pas pour autant fait de « panorama », nous confie-t-on (6). N'y croyons pas vraiment. Sans exhaustivité peut-être – ça existe ? –, *L'épreuve de la limite* donne néanmoins une représentation précise et subtile de la plupart des enjeux de la phénoménologie française des dernières décennies. En particulier dans les deux premières parties, qui débordent largement le sous-titre de l'ouvrage, un peu desservi par un titre qui en trahit mal l'intérêt.

- 3 Du début à la fin, le propos est serré, d'une grande lisibilité. Un mérite, quand on approche des expressions philosophiques réputées « difficiles », et, pour le cas de Michel Henry, assez peu connues encore en dehors de l'habituel cercle des thuriféraires. L'autorité de la démarche s'élabore peu à peu, elle n'est pas un effet qui se cantonnerait à la position institutionnelle ou à du simple terrorisme argumentatif. Il se passe quelque chose, un événement tout, sauf banal. Les maîtres de lecture avoués sont Bergson et Derrida (13). On penserait aussi sans mal à Henry, en particulier dans ce forçage très puissant, mais discret, qui décale peu à peu les pensées qu'il analyse pour les précipiter dans une solution nouvelle.
- 4 On peut contester, mais les reproches ne seraient pas nombreux. Quelques négligences sans grande portée, je passe². Un reproche plus consistant, presque un regret : que l'écriture, célébrant la sorte de littérature que pratiqueraient les philosophes commentés (1), ne soit pas plus inventive. Là je lis un retrait, voire un excès de modestie, qui fait émerger plus d'une fois un style philosophique (au lieu du style de Sebbah), et donc un non-style, préjudiciable à l'exigence de subjectivité sur laquelle je reviens. Une pensée originale s'entend d'ores et déjà, sans discrédit ; il lui reste encore à hausser un peu la voix, sans brusquerie, dans le développement d'une personnalité d'écriture plus marquée.
- 5 Au-delà de reproches peu nombreux, il s'agit plutôt de noter quelques points, ouvrant une éventuelle discussion.
- 6 Je voudrais d'abord parler de trois évitements, non pour sacrifier au rite universitaire du « vous auriez dû parler de cela », mais pour bien montrer à quoi le travail de Sebbah décide de renoncer. Les trois œuvres que je citerai sont d'ailleurs mentionnées dans l'ouvrage, mais souvent marginalement, allusivement. Cette façon de repousser à la lisière doit nous apprendre quelque chose.
- 7 Dans sa dernière partie, le livre s'intéresse au *rythme* de Levinas et de Henry. Or, cette étude, qui est intimement liée à la question du sujet, ne convoque pour ainsi dire pas les recherches de Meschonnic. Encore une fois, je ne désigne pas une carence bibliographique. Toutefois, à s'engager dans un chemin comparable, pourquoi ne pas en dire un peu plus sur la poétique du rythme ? La haine de Meschonnic pour la phénoménologie et la déconstruction pourrait être judicieusement rappelée. J'imagine

que Sebbah ne veut pas s'embarasser des ennemis à la frontière et qu'il entend privilégier un certain excès philosophique par rapport à une virulence de la critique ; je n'y vois pas de difficulté. Mais cette quasi-omission peut révéler autre chose. Meschonnic penseur-du-rythme aura finalement produit une formidable artillerie, dégommant peu à peu toute vie sur la planète, et ledit rythme s'est plus ou moins perdu dans l'offensive. Il est devenu un label, un mot ressassé, en alternance avec celui de sujet d'ailleurs. Meschonnic est-il seul coupable de cet épuisement progressif ? Je garde un scepticisme renouvelé pour la portée critique du rythme, malgré la puissance de bien des analyses de Meschonnic³. Et je dois avouer que la dernière partie du livre de Sebbah est celle qui me convainc le moins. Le rythme a-t-il plus à nous apprendre que ce que nous raconta Meschonnic et ne voue-t-il pas rapidement à un bégaiement préceptuel ? Je m'interroge aussi sur la *nécessité* d'un appel au rythme dans les commentaires qui sont menés. En quoi a-t-on besoin du rythme plutôt que du style, annoncé au début (13) et ensuite minoré ? ou que de l'écriture (quand Barthes est évoqué, 311, n. 1) ? ou que de la pensée à l'œuvre ? etc.

- 8 Autre penseur du rythme, mais passagèrement, Deleuze est cité plus d'une fois, sans confrontation réelle. Là aussi, on ne saurait s'en plaindre en tant que tel, et si l'invention d'un Derrida phénoménologue est un coup de force brillant, la création d'un Deleuze husserlien aurait en revanche peu de crédibilité. La référence appuyée et répétée à un texte de Deleuze – texte très bizarre et portant sur le structuralisme, tel qu'il n'a jamais été sinon dans ces pages-là – ouvre un commentaire rapide, qui fait plutôt signe vers *Capitalisme et Schizophrénie* :

« Dans le « structuralisme » donc, le sujet est moins supprimé qu'émietté, toujours nomade, qui passe de place en place : individuation, mais prépersonnelle, dit Deleuze. » (158).

- 9 Il y a dans ces quelques lignes l'annonce d'un débat, qui n'est pas encore effectif, mais dont je crois que Sebbah ne fera pas l'économie. À mon sens, penser la résistance du sujet, cette résistance à sa dispersion, peut se faire avec le nomadisme, sans retour du « chef » que représente le Sujet auto-centré. On peut penser l'équivalent d'une « subjectivité » dans la diffraction et sans postuler de noyau du soi. Je dois pouvoir être moi par dissipation de moi. Un sujet, si l'on y tient, est à (dé) construire *post hoc*, qui se donnera toujours comme originaire. L'évitement relatif de Deleuze correspond à la fermeté d'une pensée qui ne veut pas conclure trop vite, qui se développe et essaie. Le séminaire que vient d'ouvrir Sebbah au Collège international de philosophie va plus dans cette direction, que délaissait la thèse.
- 10 Le dernier personnage à la présence diffuse serait Blanchot. Parce que je développe ailleurs cette question, j'irai vite⁴. Curieux oubli dans l'histoire de la phénoménologie française que celui de Blanchot, qui part pourtant à la même époque que Sartre, les années 1930 et 1940, et avec un temps d'avance – celui du premier Levinas –, même par rapport à Merleau-Ponty. Il faudrait reprendre les premiers textes littéraires de Blanchot, *Thomas l'Obscur* éminemment ; ils ont droit de cité ici. Ils ne sont pas considérés phénoménologiquement pour des raisons propres au processus de l'œuvre de Blanchot, certes, qui a effacé en partie sa première inscription. Dans leur dimension directement phénoménologique, ils sont aussi négligés, et jusqu'à présent par tout le monde, à cause de la conception de la philosophie. Or ce qui est bien repéré par Sebbah comme un trait phénoménologique (distinctif quoique pas exclusif ni fondamental) réside dans un travail réciproque entre littérature et philosophie. Autre chose que Kant. Selon sa propre

logique, la pensée de l'auteur doit donc excéder la philosophie, sans se renier. La mise à distance de Blanchot rend encore plus urgent « le pas au-delà » qui reste à faire.

- 11 Blanchot conduit naturellement à Levinas, et après l'examen de trois oublis volontaires, je voudrais souligner quelques moments d'une grande acuité dans les commentaires monographiques. Dans les pages plus exactement consacrées à Levinas, donc, je retiendrai les analyses de *il y a* comme d'indéniables succès. Le halo d'indistinction de *il y a*, sa nébulosité le rendent rétif au concept. Si Sebbah n'essaie pas de rationaliser l'étrangeté de cette nuit, ce qui serait décevant, il arrive néanmoins à dessiner dans les variations internes au texte levinassien un parcours possible. Selon la perspective d'un respect des œuvres et la progression personnelle d'un raisonnement, l'auteur trouve dans *il y a* la naissance de ce qu'il nomme la « subjectivité » (186). Il fait bien œuvre philosophique, avec prudence, reconstituant le mouvement comme « au ralenti » (*ibid.*). « Comment faire autrement ? » se demande Sebbah ; la réponse serait peut-être dans Blanchot justement, comme le disait précisément Levinas⁵. Mais en l'occurrence, dans ces pages – et leur projet philosophique –, on fait exactement au mieux.
- 12 Le commentaire donné de Michel Henry n'est pas en reste et souligne les fluctuations, souvent légères, d'un livre à l'autre. C'est avec Henry que Sebbah semble le plus sur le qui-vive. Il ne veut pas toujours suivre Derrida, semble-t-il, mais il ne le *contredit* pas ; le chemin d'Henry est, lui, plus proche, mais aussi moins emprunté. Parmi les nombreuses remarques critiques, je retiens les réticences face à une Vie qui serait purement immanente (200, 283 et suivantes). On voit mal en effet comment la vie se passe de transcendance (et comment elle se passerait d'immanence). L'un et l'autre concept revient toujours en contrebande. Quand Henry prétend par exemple que « la Transcendance désigne l'immanence de la Vie en chaque vivant⁶ », on demeure dubitatif sur un tel geste : prestidigitation ? hypostase ? liquidation par identification ? La solution ne paraît pas assez complexe, en tout cas, pas assez composite. Là, de nouveau, il y aurait à faire, dans le même sens, au sujet du plan d'immanence qu'est une vie pour Deleuze⁷.
- 13 Sur Derrida enfin, dont la réception » au sens où Sebbah emploie le terme (voir sa conclusion), est salutairement altérée par cette immersion dans la phénoménologie, les réflexions consacrées à la présence ne manquent pas d'intérêt. Je rejoins l'auteur sur la possibilité d'une déconstruction qui s'accommoderait d'une présence, qui reste intégralement à préciser. Il convient néanmoins d'insister. Il peut y avoir place, dans Derrida, pour une « présence fragile » (218). Mais on risque alors d'aller vers une déconstruction dont l'affirmation se sépare du *oui* derridien. Car, irréductiblement, pour Derrida, « hanter ne veut pas dire être présent⁸ », et la présence spectrale, même « compliquée d'un écart à soi originaire » (223), est forcément hantée à son tour par un « peut-être⁹ ». Du moins n'est-on pas obligé d'en rester à la lecture configurée par les œuvres. Ici comme ailleurs, François-David Sebbah a la juste audace de poursuivre le charme.
- 14 Autrement dit, il lit. Ce n'est pas un mince mérite, il sait qu'il lit, et il en parle, il en discute. Bâtissant, après d'autres, une périodisation dans l'œuvre de Levinas, avec beaucoup d'arguments et maîtrise (pour l'aboutissement, 184), il se permet de dénier l'utilité de cette démonstration. « Il faut tenter de lire Levinas autrement », nous dit-il (185). On nous entretient de la lecture, qui lit toujours autrement. Une périodisation peut n'être pas une téléologie, il suffit de considérer les moments et leurs différences dans la présente lecture. Sebbah a senti nécessaire d'établir des périodes puis de s'en écarter. Il répond en cela à un commandement levinassien sur la renaissance de la temporalité

(187). Et, en général, il réalise, mais dans la diffraction du commentaire philosophique, l'expérience de lecture conjointe et contradictoire. Lire ceci et cela : lire.

« Dans tous les textes que nous avons lus, un *Je* se « performe », qui est moi au sens de chacun et non de « n'importe qui ». » (311).

- 15 La singularité est donc faite par les autres et d'autres. Le lecteur n'est pas un « destinataire », il est un possédé. Mais en passant par cette épreuve, il peut être soi, singulier. Ni un, puisqu'il est le *Je* des autres ; ni unique, puisqu'il est à plusieurs ; mais étrangement singulier, par sa pluralité même. Qu'il soit question de la « subjectivation » (dernière phrase, 317), ou de cette singularité en laquelle je crois pour mon compte, dans tous les cas, il y eut l'événement à continuer d'une lecture qui se donne aux autres œuvres et s'y tient. De ceci, ne doutons pas, dans l'entrelacs des commentaires, il advient une pensée qui compte et comptera.

NOTES

1. Je donne entre parenthèses la page du livre de F.-D. Sebbah.
2. Par exemple, un étonnant refus de mettre des « h » ant nécessaires dans les transcriptions du grec (« *rutmos* », p. 241, n. 2 ; « *taumazein* », p. 279) ou la note 1 de la page 189, qui parle du « colloque de Cergy » en « 1966 » quand je crois qu'il est question de la décade de Cerisy en 1996.
3. Je parle de « puissance ». J'en profite pour dire que j'aime l'œuvre de Meschonnic, mais quelque chose me dit qu'il n'aimerait pas la mienne.
4. Dans « Lectures de la possession », thèse soutenue en 2001 à l'université de Bordeaux III.
5. Emmanuel Levinas, *De l'existence à l'existant*, Paris, Fontaine, 1947, note 1 de la page 103 : « *Thomas l'Obscur*, de Maurice Blanchot, s'ouvre sur la description de *l'Il y a* (voir en particulier, chapitre II, pp. 13-16). La présence de l'absence, la nuit, la dissolution du sujet dans la nuit, l'horreur d'être, le retour d'être au sein de tous les mouvements négatifs, la réalité de l'irréalité y sont admirablement dits. »
6. Michel Henry, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000, p. 176.
7. Voir par exemple un écrit posthume de Gilles Deleuze, « L'immanence : une vie... », *Philosophie*, n° 47, septembre 1995, pp. 3-7.
8. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 255.
9. *Id.*, p. 62.